

**Contribution au groupe « Mon collège , un espace citoyen »
pour le comité consultatif du Conseil général d'Ille et Vilaine**

Vivre la citoyenneté au collège

I - Parler de pauvreté et d'exclusion à l'école, au collège ?

A partir de la Journée Mondiale du refus de la Misère, célébrée le 17 octobre, depuis 1987, le Mouvement ATD Quart Monde s'est investi pour proposer, dans les établissements scolaires, une sensibilisation des élèves aux réalités de pauvreté et d'exclusion, de façon à en faire une base d'éducation à la citoyenneté et à la solidarité.

Le Ministère de l'éducation nationale soutient cette démarche, depuis de nombreuses années, même si ce soutien ne se matérialise pas par un investissement important de l'institution elle-même : la réalisation de dossiers pédagogiques, les temps d'intervention de membres d'ATD Quart Monde dans les établissements scolaires ont été faits jusqu'à présent essentiellement sur une base bénévole et gratuite. C'est d'ailleurs peut-être une des raisons de la faible reconnaissance de ce travail.

En intervenant ainsi dans des établissements scolaires, et notamment en collège, cette démarche nous a semblé être une contribution importante à un véritable apprentissage de la citoyenneté, et même au-delà, au développement d'une pratique coopérative entre les élèves.

Le Mouvement ATD Quart Monde est en effet convaincu, car il l'a expérimenté, que les enfants sont capables, très jeunes, de développer une conscience des situations de pauvreté et d'exclusion, notamment celles vécues par d'autres enfants. Cette conscience les entraîne alors, s'ils sont soutenus par des adultes, à développer eux-mêmes des gestes de solidarité, de coopération envers les enfants ou les adultes qui vivent des situations difficiles.

A notre sens, cela fait partie intégrante de l'éducation, celle-ci ne pouvant en aucun cas se réduire à l'acquisition de savoirs scolaires, mais devant accorder au contraire tout autant d'importance à l'acquisition de compétences et de valeurs :

Apprendre comment se comporter à l'égard d'un camarade de classe qui a plus de difficultés à apprendre, parce qu'il vit des choses difficiles, parce qu'il ressent très vivement des souffrances familiales, parce qu'il a un handicap, n'est-ce pas acquérir progressivement un sens profond de la fraternité ? Ce sens qui lui permettra, une fois adulte, de trouver les façons de faire pour aider les autres, sans que cela soit humiliant. De surcroît, un jeune qui, tout au long de sa scolarité, aura développé une attention aux autres, aura appris à poser des actes pour refuser tout ce qui peut contribuer à exclure les plus faibles, sera sans doute tout à fait prêt, une fois adulte, à prendre des responsabilités dans la vie sociale, culturelle, économique, politique, spirituelle, et à les exercer avec un sens profond de la solidarité, refusant tout ce qui peut engendrer des comportements corporatistes, sectaires, voire xénophobes.

Mais cette démarche n'est pas du tout naturelle, ni évidente à mettre en œuvre, dans le cadre du fonctionnement actuel de notre système éducatif, dans nos collèges, pour de nombreuses raisons :

- Les enseignants voient leur mission comme étant essentiellement de transmettre des savoirs scolaires, les connaissances de leur discipline.
- La façon d'enseigner, encore très « frontale » (le professeur fait son cours, les élèves écoutent),
- la crainte du prosélytisme,

- le déficit de formation pour prendre en compte l'hétérogénéité des élèves (enseigner comme si les élèves étaient tous les mêmes) comme base de formation,
- la crainte de « faire de l'intrusion », se mêler de la vie privée des élèves, en abordant des sujets plus personnels, des souffrances qu'ils n'osent pas exprimer dans le milieu scolaire, sont autant de freins, de résistances, pour éviter, voire refuser, de parler vraiment des réalités de pauvreté et d'exclusion en classe.

Nous pensons que le fait d'occulter ce sujet, dans une très grande mesure, dans le cadre des établissements scolaires, a des conséquences graves :

- Elle prive l'école de remplir son rôle au niveau de valeurs, valeurs vécues très concrètement dans le cadre de l'école : C'est très bien de mobiliser les élèves pour collecter des fonds pour le tsunami ou les restes du cœur, mais quel sens cela a-t-il si, dans le même temps, on est indifférent à son camarade qui vit des réalités très dures, qui est complètement découragé parce qu'il a des résultats scolaires désastreux ?
- Elle empêche les élèves de s'engager dans une solidarité entre eux, de pratiquer donc une coopération, d'apprendre de manière plus solidaire, en cherchant ce que tout le monde réussisse. Elle laisse ainsi en l'état un esprit qui prévaut dans le milieu scolaire, qui reste très compétitif.
- elle empêche que le collège soit un lieu où l'on investit vraiment pour que la diversité des élèves, de quelque ordre qu'elle soit, soit un terrain de formation et d'apprentissage de la rencontre et du respect des autres. A l'inverse, il s'agirait de faire en sorte que les différences culturelles, spirituelles, ethniques, soient vécues comme une richesse et non comme une menace, ou une rivalité.
- Enfin, et ce n'est pas le moins important, elle impose à certains élèves, en particulier ceux qui sont issus des milieux les plus défavorisés, soit de cacher ce qu'ils vivent, soit de subir tout au long de leur scolarité de nombreuses vexations et humiliations. Le mode d'évaluation des acquisitions est déjà, en soi, un facteur de dévalorisation qui entame l'estime de soi d'une partie des élèves. Et l'on sait aujourd'hui que la dégradation de l'estime de soi diminue d'autant les capacités d'apprentissage. A cette difficulté d'être parmi les « nuls », s'ajoute toutes les frustrations et humiliations, dont le collège n'est pas en lui-même responsable, mais qui s'y vivent néanmoins : à travers les habits, la consommation, les fournitures scolaires, les comparaisons de « niveaux de vie », que les jeunes font entre eux, sans oublier les téléphones portables et autres accès au NTIC, celui qui vient d'une famille démunie trouve là des quantités d'occasions de se sentir « moins » que les autres.

Au lieu d'occulter tout cela, de faire, dans le cadre de l'établissement scolaire, comme si tout cela n'existait pas, nous pensons qu'il faut, si l'on veut que le collège soit un lieu porteur des valeurs républicaines que nous affichons, que l'on apprenne, dans le cadre du collège, à faire de ces réalités que représentent la pauvreté et l'exclusion un véritable outil d'éducation, éducation au sens plein du terme.

II - Comment procéder pour aborder au collège ces questions ?

Nous proposons aux enseignants des dossiers pédagogiques, qui leur donnent toute une documentation, une connaissance de ces questions, pour les aborder en classe. Ces dossiers pédagogiques sont renouvelés chaque année, en tenant compte de l'expérience des années passées (le dossier destiné aux collèges a été soumis aux membres de la commission). Comme beaucoup d'enseignants voient mal comment se lancer d'emblée dans ce travail, nous proposons d'intervenir en leur présence auprès des élèves, de façon à lancer un processus, que l'enseignant peut ensuite prolonger tout au long de l'année, voire reprendre avec d'autres groupes. Il nous paraît essentiel que l'enseignant soit bien impliqué, car il est clair qu'une heure de sensibilisation des élèves peut leur

donner des idées, mais que ces idées ne peuvent se convertir en engagement concret que s'il est soutenu activement par les enseignants.

Il ne s'agit pas de « faire un cours » sur la pauvreté en France dans le monde, il s'agit de partir de ce que les élèves en connaissent.

A partir de ce que disent les élèves, en disposant généralement d'une heure, l'objectif final est d'arriver à amorcer un échange sur la question :

Et moi, qu'est-ce que je peux faire, à mon niveau, pour contribuer à agir contre la misère et l'exclusion ?

Nous avançons dans ce sens en mettant progressivement en lumière plusieurs aspects de la question :

1/ la misère et l'exclusion touchent à plusieurs domaines de la vie, qui correspondent aux droits fondamentaux, qui sont mis en cause, violés, quand on vit dans la misère :

1. Le droit au travail, ou, à défaut, à des ressources suffisantes pour vivre,
2. Le droit au logement,
3. Le droit à la santé,
4. Le droit à l'éducation et à la culture,
5. Le droit de vivre en famille,
6. Le droit à la justice, à recourir à la justice pour défendre ses droits, s'ils sont bafoués

A côté de ces 6 droits fondamentaux, il y a aussi les droits civils et politiques, qui sont évidemment aussi importants. Mais les uns et les autres sont indivisibles. Le non respect des six droits fondamentaux précités empêche d'exercer ses droits et devoirs de citoyens : Il faut se sentir respecté et reconnu comme un Homme pour pouvoir exercer ses droits et participer comme citoyen actif. La démarche de reconnaître des droits est très importante, car elle s'oppose à une démarche qui consiste à donner une assistance, une aide matérielle, qui est aléatoire, qui oblige les personnes à demander une aide, au lieu de se voir reconnaître un droit, le même pour tous.

2/ Agir contre la misère et l'exclusion demande de prendre en compte trois dimensions :

- L'aspect matériel financier de la question,
- L'aspect culturel : être pauvre, c'est aussi être privé de connaissances et de compétences,
- L'aspect relationnel : être pauvre, c'est aussi être rejeté par les autres, être mis à l'écart, être coupé de sa communauté.

Très souvent, on réduit la pauvreté à son aspect matériel, en ignorant les deux autres aspects, et donc on fait de l'assistance au lieu d'agir vraiment sur les causes :

« Au lieu de donner du poisson à celui qui n'a rien, apprend lui à pêcher »,

est un proverbe qui permet aux élèves de bien comprendre la différence de logique : soit tu te contentes de voir le pauvre comme celui qui manque de ceci et cela, et tu lui donnes ce qui lui manque - très souvent en l'humiliant - soit tu cherches comment lui donner les capacités pour se sortir lui-même de la pauvreté, en lui apprenant à pêcher.

Cette prise de conscience est très importante, car elle ouvre justement la porte à une forme de solidarité très accessible pour un collégien : aider ceux qui, autour de lui, ont plus de mal à apprendre, partager son savoir.

Il n'y a pas besoin d'argent pour partager son savoir, cela est accessible à tout âge.

En donnant de l'argent à celui qui est pauvre, on l'humilie, car lui ne peut rien vous rendre. Par contre, le partage du savoir peut être plus facilement réciproque : si tu aides quelqu'un à apprendre, souvent lui aussi peut trouver des choses à te rendre, il sait des choses que toi, tu ne connais pas. Si la relation est réciproque, du coup, elle n'est plus humiliante, car chacun apporte quelque chose à l'autre.

Ainsi, on provoque pour chaque élève qui entre dans ce questionnement un changement de regard :

3/ Changer de regard, connaître et comprendre les personnes les plus défavorisées, avant de juger, ou de vouloir les aider...

En général, face à la misère, la réaction première est d'ouvrir son porte monnaie, de donner ; pourtant, si l'on y regarde de plus près, est-ce que c'est vraiment ce que souhaite celui qui est dans la pauvreté ? Est-ce qu'on pense à prendre le temps de les connaître, leur demander ce qu'il fait et veut comme soutien pour agir contre la pauvreté, au lieu de décider à sa place

Certes, il a besoin d'argent, mais il a aussi besoin d'être utile, de participer, de se sentir respecté, d'être fier de donner lui aussi quelque chose aux autres.

Ce que veulent les pauvres, ce n'est pas être aidés, mais être utiles.

Une question est aussi souvent posée : entre la pauvreté et la misère quelle est la différence ?

Cette question est très intéressante, car elle permet de voir le troisième aspect, qui est l'exclusion, le fait de se sentir rejeté :

On peut être pauvre et l'avoir choisi. Cela arrive, par exemple, chez certains religieux qui font ce choix.

Peut-on choisir d'être dans la misère ? Non, parce que être dans la misère, justement, ce n'est pas seulement vivre quelques privations, c'est plus grave, c'est se sentir rejeté, c'est en être humilié, atteint dans sa dignité.

« **La misère commence là où sévit la honte** », disait le fondateur d'ATD Quart Monde.

Avec la misère, il y a aussi l'exclusion, le fait de se sentir rejeté, accusé par les autres.

La misère, ce n'est pas seulement vivre quelques difficultés passagères, c'est quand on a plusieurs problèmes en même temps, et que cela dure longtemps, aussi. Quand les problèmes de santé, de non travail, de logement, de dettes, s'accumulent, au point de ne plus savoir comment s'en sortir. C'est quand on en est réduit à survivre, à vivre au jour le jour.

La misère c'est aussi le « regard des autres », c'est sentir, ou pressentir ce que les autres pensent :

« *S'il est dans la misère, c'est qu'il le veut bien* »

« *Lui, c'est un ivrogne, ça ne sert à rien de l'aider, il est content comme il est* »

« *Ce sont des fainéants ; s'ils voulaient vraiment du travail, ils en trouveraient !* »

« *Si ces jeunes brûlent des voitures, c'est parce que leurs parents ne s'en occupent pas* »

En questionnant les élèves, par exemple, sur ce qu'il disent par rapport à des personnes vivant à la rue, ce qu'ils évoquent très vite dès qu'on parle de misère et d'exclusion, car c'est la forme de pauvreté la plus visible, on peut leur faire découvrir pas mal de choses : Comment il sont-ils arrivés là ?

Les élèves voient très vite que la personne sans domicile fixe (nous disons aux élèves que ce n'est pas correct de les appeler « SDF »), d'abord, c'est quelqu'un qui a perdu son logement.

Ils voient bien aussi qu'il a souvent été privé de travail, donc aussi de salaire, sans doute, pour en arriver là. Cela permet de leur parler de humiliation des personnes qui n'ont plus de travail, qui se sentent « bons à rien », qui parfois se mettent à boire car c'est dur de rester à rien faire.

Ils voient aussi, si on les pousse plus loin, qu'il n'a plus de famille ; cela est souvent lié à la perte de travail, celle-ci entraînant ensuite le divorce, et la dislocation des liens familiaux. Découvrir que la misère est en rapport avec la famille est quelque chose d'important : les médias font que les élèves réduisent souvent la misère à ce qui se voit le plus : les personnes à la rue, ou les catastrophes très médiatisées. La misère plus banale des familles est moins visible, il faut donc faire cette réflexion pour en parler, d'autant que ceux qui la vivent, même à l'école, s'efforcent de le cacher.

S'il arrive qu'il y ait des personnes sans domicile fixe qui le sont devenus rapidement, qui avant avaient une bonne situation, ce n'est pas souvent le cas : beaucoup de personnes à la rue ont vécu des ruptures familiales qui remontent loin : certains ont été dès leur enfance placés à l'assistance

publique, ce qui les a fragilisés, car ils n'ont pas grandi dans une vraie famille. Une fois arrivé à la majorité, ils quittent les foyers ou familles d'accueil qui les ont élevés, et se retrouvent par fois seuls.

Cela permet de réfléchir à l'importance de la famille : on a tous besoin de racines, d'une famille. Si on n'a pas grandi dans une famille, il y a beaucoup de choses qui seront plus difficiles à vivre pour nous : être parent, par exemple. On se comporte comme parent en fonction de la relation que l'on a vécu, enfant, avec ses propres parents. Et si on n'en a pas eu ?

Cela permet de comprendre que la misère devient un cercle vicieux : il y a un cumul de difficultés qui fait que les gens ne peuvent plus s'en sortir seuls. A cause la misère, les enfants auront beaucoup de mal de réussir à l'école. Une fois adultes, ils auront du mal à avoir un vrai travail, régulier, donc ils seront mal payés, et donc leur enfants seront à nouveau en situation difficile à l'école.

III - Et au collège, comment s'engager contre la pauvreté et l'exclusion ?

Le but de toute cette démarche est d'arriver à en venir des réalités plus proches des collégiens :

Et au collège, comment cela se passe, est-ce qu'il y a aussi de la pauvreté, de l'exclusion ?

En France, il y a environ un jeune sur 10, à 18 ans, qui ne sait pas lire ni écrire correctement.

Pourtant, la plupart sont allés à l'école. Comment est-ce possible ? Est-ce que vous connaissez des jeunes qui ne savent pas lire et écrire ? Est-ce que vous en avez connu, durant votre scolarité ?

Au collège, il y a des élèves qui ont du mal à suivre, qu'on met parfois en SEGPA. Comment se passent les relations entre ces élèves de SEGPA et les autres ? A l'entrée en sixième, il y a au moins 15 élèves sur 100, en moyenne, qui ne maîtrisent pas bien els apprentissages fondamentaux et qui vont avoir du mal à suivre. Si dans la classe des élèves ont du mal à suivre, comment ça se passe ?

Je raconte très souvent l'histoire (vraie) de 2 élèves de 6°, Marie Jo et Didier, dont deux professeurs disent, au conseil de classe du premier trimestre, qu'ils sont sûrs qu'il vont redoubler, à la fin de l'année. Leur professeur principal, qui est nouvelle, qui est prof. de français, est elle-même très choquée par ce jugement, qui l'empêche de dormir une bonne partie de la nuit. Le lendemain, les élèves lui demandent « qu'est-ce qu'ils ont dit au conseil de classe ». Elle leur dit la vérité : 2 professeurs, qui sont expérimentés, pensent que Marie Jo et Didier vont redoubler. Elle leur dit que cela l'a beaucoup choquée d'entendre ça, et elle leur demande ce qu'ils en pensent, et ajoute ce que elle-même en pense : Si on n'accepte pas ce jugement, qui condamne deux élèves, dès le premier trimestre, cela peut se passer autrement.

Les élèves aussi ont pensé que c'est possible d'aider Marie Jo et Didier, pour qu'ils comblent leur faiblesse. Un « bon en maths » a aidé pendant toute l'année Marie Jo à comprendre tout ce qu'elle ne comprenait pas, d'autres ont fait de même dans les autres matières.

Je leur demande ensuite : qu'est-ce que vous pensez qui est arrivé à la fin de l'année ? Ca n'est pas une colle tous connaissent la réponse : si dans une classe, les élèves se mobilisent pour aider celui qui a des difficultés, si les professeurs font appel aux élèves pour qu'ils coopèrent, eh bien il y aurait beaucoup moins d'élèves en échec ! Les professeurs aussi disent aussi, parfois, qu'ils ont connu des situations analogues : si les élèves se prennent au jeu de la solidarité, ils y parviennent parfois mieux que le professeur !

Au lieu de laisser dans son coin, ou au fond de la classe, ou comme perturbateur, celui qui n'arrive pas à suivre, ou d'en faire la risée des autres parce qu'il est « nul », il est possible de faire autrement. Un élève en difficulté, s'il sent que tous les autres veulent qu'il réussisse, cela l'encourage beaucoup.

Comme le dit le philosophe Michel Serres : partager son argent, c'est plus difficile, si on le donne, on ne l'a plus. Par contre, partager son savoir, c'est plus facile, car on ne le perd pas : celui qui partage ce qu'il sait y gagne aussi, car il apprend lui aussi en le partageant. Il ne conclue que c'est un scandale que le savoir ne soit pas mieux partagé, car cela représente collectivement un grand gâchis.

Evidemment, ce n'est pas une recette magique qui résoudrait tous les problèmes d'échec scolaire ! Mais ce serait quand même un moyen d'apprendre une véritable citoyenneté, tout au long de son parcours scolaire.

Les élèves en difficulté, se sentant mieux respectés et encouragés, progresseraient, Les bons élèves, en aidant les plus faibles, apprendraient à être plus solidaires et fraternels, en partageant leur savoir, au lieu de se croire supérieurs, en acceptant de voir les autres échouer.

IV - Conclusion : Proposer aux élèves de vivre la citoyenneté, au lieu d'en parler...

Une telle démarche d'éducation à la citoyenneté, à partir d'une sensibilisation sur la pauvreté et l'exclusion, ne mériterait-elle d'être beaucoup plus développée, dans tous les collèges ? Nous sommes bien conscients que cela suppose une véritable formation des enseignants, pour qu'ils s'approprient cette démarche, qu'ils acceptent des apports extérieurs. De nombreuses associations (humanitaires, de solidarité internationale ou nationale, des mouvements d'éducation populaire, des associations culturelles, des personnes engagées dans la vie politique, des parents d'élèves, pourraient être partenaires des collèges pour cela. D'autant que la responsabilité de transmettre de telles valeurs aux collégiens n'est pas de la responsabilité des seuls enseignants, c'est bien l'objectif commun de tous les acteurs de l'éducation, au sens le plus large.

Il ne s'agit pas faire des cours d'instruction civique, à côté des autres disciplines, ne pas faire de la prévention de la violence, de l'alcool, etc.

Il s'agit de mobiliser les élèves pour qu'ils prennent en main eux-mêmes cette question : vouloir que chacun d'entre eux, collégien, trouve sa place au collège, y soit respecté des autres et y prépare son avenir, soit acteur de la transformation de son collège, de la relation avec ses profs, que cela devienne son affaire.

L'affaire de tous, sans qu'aucun ne reste de côté, en soit réduit à se détruire lui-même, par l'alcool, la drogue, le suicide, ou à exprimer leur mal-être par des violences de tous ordres. En devenir tous ensemble responsables, au lieu d'attendre que cela se passe, comme si être collégien devait rester un temps de cours subi où les profs travaillent, s'épuisent parfois simplement pour se faire entendre, et où les élèves reçoivent passivement, ou font le bordel, ou décrochent.

Nous sommes persuadés que, si l'on propose vraiment aux jeunes collégiens de s'engager pour vivre cette citoyenneté, au lieu d'en parler, de faire semblant, au lieu de leur faire une sorte de morale, même très « laïque », sans reconnaître toutes ces violences que l'école, et ensuite le collège, fait subir aux élèves les plus faibles, et bien beaucoup joueraient le jeu, et en seraient profondément libérés. Leurs professeurs, aussi y gagneraient beaucoup, car ils auraient en face d'eux des jeunes qui veulent apprendre, qui s'engagent dans leur travail, au lieu d'attendre que ça se passe.

On verrait peut-être enfin plus de collèges où enseignants et collégiens vont avec plaisir, chaque matin. Et l'idée même de recruter des policiers pour tenir des permanences dans les établissements deviendrait risible.